

CS  
90  
L2772  
L277  
1919

À la mémoire

de

M. et M<sup>me</sup> L. Langevin  
dit Lacroix



CS  
90  
L2772  
L277  
1919

Décédés à Sainte-Dorothée  
Les 14 et 15 janvier 1919







## A mes frères et soeurs

**S**UR la tombe si soudainement fermée de nos regrettés parents je veux déposer l'hommage de notre respectueuse reconnaissance et de notre affectueux souvenir.

Ce que nous avons et ce que nous sommes, après Dieu, c'est à eux que nous le devons.

Laborieux l'un et l'autre également, notre père et notre mère ont amassé le patrimoine familial qui a permis à chacun de nous de regarder la vie sans inquiétude.

Mais ils nous ont laissé quelque chose de mieux. Ils ont porté sans tache le nom qui est aussi notre héritage. Toute leur vie a été une leçon de dignité et de vertu, un exemple dont nous devons vivre.

Assidus à la tâche quotidienne, ils ont considéré la vie comme un dépôt sacré dont chacune des miettes devait appartenir à Celui qui le leur avait confié.

Levés tôt le matin ils pouvaient le soir offrir au Créateur une journée bien remplie.

Vous souvient-il des besognes diverses auxquelles notre mère s'adonnait ? Elle ignorait ni

les travaux de la ferme ni ceux de l'intérieur. Quand l'hiver venait couvrir les champs de son blanc manteau de neige, l'on dressait dans la maison le vieux métier sur lequel elle savait fabriquer pour sa famille tapis, toiles et étoffes.



LE VIEUX  
MÉTIER

Encore dans ces dernières années quand la guerre eût mis sur le marché des lainages sans valeur, elle avait, malgré ses soixante-quinze, ans éveillé le rouet qui dormait depuis longtemps pour filer comme autrefois de la bonne, de la vraie laine. Ce sont de petits détails, mais l'Écriture s'en

sert pour faire le portrait et l'éloge de la femme forte.

D'une grande droiture d'âme, ni l'un ni l'autre, on le savait, n'aurait pu tromper. Aussi que de fois notre père fut choisi comme juge dans les concours agricoles des comtés voisins avec son bon ami, M. Théodore Barbe, qui, bien que plus jeune, l'a précédé de quelques années dans la tombe.

Charitables! Avez-vous souvenance, mes frères et sœurs, qu'en paroles ou en actions on ait manqué à la charité dans la maison, chez nous? Nous savons bien plutôt que l'on trouvait facilement des excuses à ceux qui étaient attaqués et que les malheureux voyaient des protecteurs dans nos parents. Au Grand-Bois que de repas nous avons portés à la maison voisine où la pauvreté était grande.

Charitables! N'est-ce pas notre mère que l'on appelle à toute heure du jour et de la nuit, sachant qu'elle est toujours prête à assister les mourants et à ensevelir les morts.

Et je veux citer à la mémoire de notre père un fait probablement inconnu de vous. Le conseil municipal de Ste-Dorothée avait pris l'habitude de voter des argents pour venir en aide aux pauvres de la paroisse. Un jour un conseiller propose et fait accepter l'abandon de cette charitable coutume. A la séance suivante, le sept mai 1898, notre père, secondé par M. Narcisse Lepage, celui-là même qui lui viendra en aide à

ses derniers moments, demande au conseil de voter les sommes ordinaires pour l'entretien des pauvres. Ce qui fut fait.

Religieux! Ce n'est pas chez nous que l'on refusait à Dieu le culte qui lui est dû: prière du soir et chapelet en famille, angélus au son de la cloche, lectures pieuses le soir pendant les mois de Marie et des morts, communion fréquente, le dimanche matin la maison se fermait, personne ne manquait la messe chez nous.



Dans ces dernières années, quand Dieu eût attiré leurs belles âmes près de son temple pour les recevoir plus souvent à son tabernacle, vous vous rappelez leur assiduité à l'église à peine ouverte le matin. C'est l'heure pour Dieu: prière, chemin de la croix, communion et messe. Cela ne suffisait pas encore. Notre père dans l'après-midi va converser pendant une heure avec le Dieu de l'autel. Il fallait le voir prier. On sentait, aux mouvements de sa tête, qu'il disait bien des choses au bon Dieu et que Dieu lui parlait aussi.

Et ce chapelet que si dévotement ils récitaient. A mesure que le soir de la vie approchait, ils s'a-

dressaient avec plus de confiance à la Vierge, mère de Dieu, celle qui assiste à l'heure de la mort. Ils lui disaient, semble-t-il, les paroles du bon cantique:

Au terme de mes jours  
Que ton puissant secours  
Divine Marie  
M'ouvre la patrie.

Voici bientôt le port,  
Je ne crains pas la mort,  
Salut, doux rivage,  
Beau jour sans nuage.

Les derniers moments furent le naturel couronnement d'une telle vie.

Le trois janvier dernier, premier vendredi du premier mois de l'année, notre mère, un peu avant mon départ pour Montréal, après ces jours de fêtes que nous venions de passer ensemble aussi joyusement que jamais, me demande de répéter comme l'an dernier l'acte de consécration des familles au Sacré Cœur de Jésus.

Albertine et Alphonse sont avec nous. Ensemble agenouillés devant l'image du Sacré Cœur illuminée par les deux cierges que notre mère vient d'allumer, nous proclamons la royauté du Cœur de Jésus sur notre famille. Depuis longtemps elle lui appartient. Son image est en honneur chez nous depuis les jours assez lointains où le bon Père Nolin, S. J. avait prêché dans toutes nos



paroisses la dévotion au Sacré Cœur. Nous demandons à Notre-Seigneur de présider nos réunions, bénir nos entreprises, sanctifier nos joies, soulager nos peines et nous ajoutons : « Quand sonnera l'heure de la séparation—qu'elle devait tôt sonner! — quand la mort viendra jeter le deuil au milieu de nous, nous serons tous ceux qui partent et ceux qui restent soumis à vos décrets éternels. Nous nous consolons par la pensée qu'un jour viendra où toute la famille réunie au ciel pourra chanter à jamais vos gloires et vos bienfaits. »

Dieu voulait que nous prononcions notre acte de soumission à sa volonté sainte avant de rappeler à lui nos chers parents.

La mort tout de suite annonce sa venue. Notre père ce jour-là même nous donne des inquiétudes. Une toux qui s'aggrave nous fait appeler le médecin. Son optimisme me permet de partir en paix. Notre mère cependant semble craindre. Elle me fait promettre de revenir le mardi suivant, le lendemain des Rois.

Hélas! quels jours allaient suivre. Le soir même je suis pris de la grippe à Montréal. Alphonse tombe en même temps à Ste-Dorothée. Le lendemain je pars pour l'Hôtel-Dieu où m'attend un long mois d'isolement et d'inquiétude. Mélina prend le lit à son tour. Notre père diminue. Et voilà que notre mère après avoir pris soin de ses malades et suivi jusqu'au jeudi soir les exercices de la mission prêchée par les pères Rédemp-

toristes se couche ce soir-là pour mourir. La nuit est mauvaise. Elle n'en dit rien avant le matin.

Alors elle annonce à Avila, le seul resté debout qu'elle ne pourra pas aller à la mission. Le médecin appelé déclare la maladie grave.



Notre père et notre mère étroitement unis dans une si parfaite communion de vie et de sentiments ne devaient pas être séparés dans la maladie et la mort. Ils reçoivent le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec un grand esprit de foi et acceptent la mort comme ils l'avaient promis au Sacré Cœur, avec soumission.

Notre mère indique ce qu'il faut préparer pour les derniers sacrements. Elle sourit au prêtre qui les lui administre et répond à toutes les prières. Elle sourit à Albertine qui lui parle de l'au-delà. un sourire de commencement de vision béatifique, un sourire comme jamais on lui en avait vu, dit celle qui en fut témoin. Elle s'attriste un instant à la pensée que je ne suis pas près d'elle. Elle aurait tant désiré voir son fils prêtre lui fermer les yeux. Elle offre ce sacrifice à Dieu et s'endort si doucement dans le Seigneur que les membres de la famille présents se refusent à croire que c'en est fini. C'était le quatorze janvier à une heure du matin.



Elle avait vécu soixante-seize ans et un mois.

Qu'est-ce qui peut retenir encore notre père

sur la terre ? Abattu, souffrant, il a hâte d'aller rejoindre au ciel la compagne de sa vie. Le prêtre prend des précautions pour lui annoncer que le temps est venu de recevoir les derniers sacrements. Notre père l'interrompt : oui, oui, je suis prêt, ne craignez pas. Comme notre mère, il répond aux prières de l'Église, et comme elle tout paisiblement il s'endort. C'était le quinze janvier à une heure du matin. Il avait soixante-seize ans et quatre mois.

Ce sont deux saints me disait quelques jours plus tard M. le Curé de Ste-Dorothee.

Ceux qui sont partis furent donc fidèles à leur promesse. Ceux qui restent le sont aussi. Les larmes que nous versons ne sont pas des insoumissions à la volonté de Dieu, encore moins des révoltes. Elles sont plutôt un hommage au Dieu bon qui nous avait donné de tels parents et un regret de se voir privés de modèles si parfaits. Elles sont une « plainte respectueuse qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour la faire mourir à ses pieds ».

Dieu, sans doute, a fait bon accueil à son serviteur et à sa servante. Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom a dû leur adresser la parole qui introduit au bonheur : venez... j'étais pauvre, j'avais faim et froid, et vous êtes venus à mon aide, venez recevoir la récompense.

Notre confiance pourtant ne doit pas faire taire la prière sur nos lèvres et dans nos cœurs.

Qu'elle monte plutôt sans cesse vers le trône de Dieu où selon le cas elle prendra la forme de supplication ou celle de louange et de remerciement.

Venons souvent près de leur tombe, nous entretenir avec eux, leur soumettre nos projets et demander conseil. Fréquenter de tels morts donne du courage et dirige dans la vie.

Faisons en sorte surtout qu'on puisse dire de nous plus tard autant de bien que nous en pouvons dire de nos regrettés parents.

L'abbé Edmond LACROIX



*Requiem aeternam dona eis Domine.*